

M. Ed. Servan de Sugny appartient à notre ville, et dès le principe, nous reconnaissons en lui le caractère d'un esprit lyonnais que n'ont point altéré les habitudes du commerce. Simplicité, goût de la forme correcte, bonté du cœur, douce ironie, tranquille gaieté, sentiment de justice et contemplation religieuse, peu d'enthousiasme et beaucoup de sagesse, de esprit, de la logique et de la sensibilité, tels sont les traits saillants du talent de notre compatriote.

Avant que le poète puisse pousser des cris inattendus, sublimes, il faut qu'il ait passé par les épreuves de la douleur ou que sa vie ait été sillonnée par de grands événements. M. de Sugny n'a rien connu d'extrême; jusqu'ici son existence s'est écoulée à l'abri de toute vicissitude. Trop jeune pour avoir subi la tourmente révolutionnaire ou même pour se rappeler les glorieuses émotions de l'Empire, il n'a pleinement vécu que durant nos vingt-cinq dernières années de calme plat, et toujours, je le répète, sa position personnelle est restée tranquille.

S'inspirant des leçons et de l'amitié de M. de Larochehoucaud de Liancourt, comme il nous l'apprend lui-même, l'auteur de la *Gerbe littéraire* s'attacha dès lors à l'école railleuse mais innocente et peu sérieuse du libéralisme de la Restauration, et la littérature de cette époque, si égale, si timide en général, lui sembla la seule possible. Par là s'expliquent la teinte et le genre des œuvres de M. de Sugny.

Lorsque le romantisme afficha la fausse prétention de fonder une école nouvelle, notre compatriote fut l'un des premiers à décocher contre lui railleries pour railleries. Le romantisme, en effet, renversait de prime abord les idées reçues, secouait toute règle, s'affranchissait de toute bienséance, et, dans sa vaniteuse étourderie, il insultait à la fois au fond et à la forme de la saine littérature. M. de Sugny avait un goût trop sûr pour ne point saisir le côté faible de l'attaque, et ce fut à force d'esprit qu'il pensa terrasser l'ennemi sous le ridicule. Mais une réforme nécessaire ne pouvait être compromise par la maladresse de quelques-uns des réformateurs. Ce que l'on nommait improprement le romantisme, n'était rien moins que la prise de possession du noble héritage des Corneille et des Bossuet: Chateaubriand et Lamartine s'efforcèrent les premiers, en ce temps, de vulgariser la hardiesse de langage de ces grands écrivains; et si la témérité de jeunes disciples poussa trop loin la réaction contre le méticuleux classicisme, il n'est pas moins vrai que, sans se confondre avec la licence du mauvais goût, la liberté littéraire s'est établie, jusqu'au sein de l'Académie.

Aussi, pour expliquer la lutte que M. de Sugny soutient